

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Visions d'Anna* de Marie-Claire Blais (Editions Stanké)**

Michèle Mailhot

Number 27, Fall 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39625ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mailhot, M. (1982). Review of [*Visions d'Anna* de Marie-Claire Blais (Editions Stanké)]. *Lettres québécoises*, (27), 18–19.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Visions d'Anna

de Marie-Claire Blais

(Éditions Stanké)

Immédiatement après les *Faux fuyants*, j'ai lu *Visions d'Anna* de Marie-Claire Blais qui traite du même sujet, « le seul sujet d'un romancier d'aujourd'hui » (p. 15) : le désarroi des jeunes dans notre société décadente et meurtrière. Et cette lecture m'a plongée dans une tristesse indicible et tellement insupportable que j'ai dû aller marcher pour que se relâche un peu la tension intérieure. Le ciel, ce jour-là, n'avait jamais été aussi profondément bleu et les arbres, baignés par la pluie de la veille, frémissaient d'une vie fraîche et verte. C'était beau, calme et doux comme cette reproduction d'un tableau de Blondin « qui illustre le bonheur de vivre sur les plages de Honfleur » et qu'Anna observe longuement en pensant « que pouvait-on reprocher à ce chaste paysage marin sinon de représenter ce que nous n'étions plus désormais, ce que nous n'allions plus jamais être, un paradis lointain que nous avions détruit, non, protestait Raymonde » (p. 31). Et Liliane, autre personnage du roman, protesterait aussi puisqu'elle n'a pas perdu confiance, qu'elle milite dans des groupements écologiques et croit en des lendemains viables où elle « serait forte comme un chêne, oui, elle pourrait écrire, sculpter, aimer avec douceur, vivre sans servilité » (p. 164) et Alexandre aussi, magnifiquement libre, qui affirme « je suis ici pour être heureux » (p. 27) et même Philippe, l'amant d'Anna, qui dit « il faut changer le monde, pour toi » (p. 96). Oui, pensais-je à mon tour, ces personnages pourraient encore s'émerveiller de la beauté de ce matin et croire que tout n'est pas perdu.



Photo : Athé

Puis une sirène a déchiré le calme du ciel. À l'instant même, peut-être, une auto broyait Tommy, une seringue crevait la vie de Michelle ou de Manon ou des autres, une femme, Rita d'Asbestos, était jetée dans la rue avec ses deux fils tandis qu'ailleurs dans le monde la famine emportait des milliers de personnes, le napalm soufflait son vent de mort, les champignons atomiques répandaient leur pourriture. Anna réfléchit à tous ces malheurs et craint « la collision entre les puissants, et le chiffre était exact ; 70 millions à 160 millions de morts dans un seul pays » (p. 47) — ce chiffre effarant reste pourtant conservateur puisque la *Presse* du 7 juin 1982 publie les résultats de recherches faites à Stockholm : en 1985, une guerre nucléaire tuerait 750 millions de personnes et en blesserait grièvement 340 millions d'autres en moins de vingt-quatre heures... Non, Anna ne rêve pas : ses visions s'enclenchent toutes dans la mécanique inéluctable de faits donnés, réels, quotidiennement rapportés par les journaux ; l'adolescente, qui n'est ni lâche ni exaltée, éprouve alors « le désir de quitter cette vie, cette terre où elle n'avait même pas la liberté de choisir, comme sa mère l'avait fait avant elle, aucun choix peut-être, pensait-elle, sinon de devenir demain l'involontaire témoin du génocide de sa génération » (p. 31). Et Anna n'est pas un cas isolé non plus, comme cela nous arrangerait peut-être de le croire, car d'autres chiffres encore sont là, publiés, mais qui y fait attention ? Des chiffres tragiques : en 1981, le suicide a été la 2^e cause de décès chez les jeunes et on prévoit qu'en 1982 dix mille autres vont tenter de mettre fin à leurs jours et que mille, oui, mille, n'en reviendront jamais. Que fait-on ? On reste « capitonnés dans nos blanches souillures » tandis que la terre devient « un charnier de jeunes morts ».

Si l'esprit d'Anna s'est figé dans « une seule vision du monde, sombre et définitive » (p. 90), Tommy et Manon, eux, ont choisi la révolte itinérante, le voyage hallucinogène dans un monde hallucinant, cruel et profiteur, insouciant, pourri, tandis que Michelle, la jeune musicienne, déambule et dérive dans les rues, si gracile et si fragile



qu'on sent son aile frôler à chaque instant l'angle dur qui la déchirera.

Les parents, qui ont pourtant connu un monde moins sauvage, un lieu plus humain où l'espérance de vivre, de simplement vivre restait encore possible, n'échappent pas à cet « effondrement silencieux des hommes ». Ils cherchent, avec les moyens qu'ils ont, dérisoires ils ne le savent que trop, et par une présence affectueuse « remplie d'un amour désolé » à redonner confiance, à éclairer un bout de route. Mais le réconfort qu'ils tentent d'apporter glisse sur la peau transparente des enfants pâles, désespérés, empoisonnés. Les rencontres mère-fille sont d'une tendresse poignante : l'amour est là, de part et d'autre, mais l'amour ne suffit plus, le spectre de la mort l'étouffe déjà, il superpose ses sombres couleurs aux doux pastels des scènes intimes qui paraissent ainsi reculer dans un monde de douceur devenu irréel, derrière un rideau d'ombres de plus en plus épaisses et menaçantes. Tous les personnages vivent l'angoisse en même temps et celle-ci noue leurs existences en un réseau si serré que le fil qui les unit et qui paraît ici se briser, dans le moment même où Anna parle, continue néanmoins de filer sans interruption, déjà emmêlé à la réflexion de Michelle, de Raymonde ou de quelqu'un d'autre. La même sombre vision de l'avenir est si forte et si présente chez tous que chacun peut prendre, sans l'inter-

rompre, la parole de l'autre et ainsi exprimer à sa manière, dans la simultanéité, la même peur, la même horreur, la même désespérance.

Ce glissement de la parole d'un personnage à l'autre est parfaitement réussi, d'une cohésion sans failles et d'une grande efficacité. Certes, il exige du lecteur une attention soutenue — c'est le moins que puisse demander un texte aussi dense et aussi riche — mais bientôt, après quelques pages seulement, il ne demande plus rien : il nous prend et nous porte.

Marie-Claire Blais atteint ici à un art à la fois puissant et délicat, celui de rendre, d'une voix étale et douce, les pires grondements de notre époque apocalyptique. C'est comme si, du ventre de la terre gonflée de violence par les guerriers, s'échappait un murmure étouffé de douleur et de colère, la plainte impuissante de millions de morts inutiles et sauvages, un cri retenu mais implacable et définitif qui est repris par d'autres « frères humains jeunes beaux et en santé » dont la voix, déjà, elle aussi, est d'avance étouffée.

Visions d'Anna est un livre dense, frémissant d'indignation et pourtant chargé de douceur. Marie-Claire Blais possède cette qualité — ou ce don douloureux —, la compassion, qui lui fait pressentir la douleur humaine dans tous ses lieux et toutes ses dimensions. Une qualité rare qu'elle assume avec une gravité et un courage aussi grands que son immense talent. On a envie de lui dire merci. Je le dis : merci, Marie-Claire Blais. □